

L'aubaine ou une journée à Borgo San Sepolcro

Jacques Bussy

Volume 21, Number 2 (122), March–April 1979

Littérature et peinture

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60148ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Bussy, J. (1979). L'aubaine ou une journée à Borgo San Sepolcro. *Liberté*, 21(2), 42–45.

L'aubaine ou une journée à Borgo San Sepolcro

JACQUES BUSSY

Bleue, l'épouse bleue sous le songe de la vigne.
Sommeils d'hier ! Sommeils à venir, grappes au-dessus d'une
âpre lessive, de la ronce qui dégante, famille vivace ! visages
scurriles ! ... Midi — et ne rien voir. Déjà un peu de poussière
sur les lèvres, sur l'envie ...

On parle bas de l'aubaine,
d'une histoire sans héros, sans noms, où tant de rôles tour à
tour s'effacent.

Un jour d'orage ténor, une joue de pavot : l'air ressassé de la
colonie. La terre caresse les morts, le puits retient leurs cris,
le feu patiente.

Amis, amies ! que de larmes sans yeux, que
de rires sans voix ! Nous sommes ingrats, nous sommes dignes
— avec lenteur se découvrent la fougue et le désir.

Ce qui se passe derrière l'épaule, de l'autre côté du talus, c'est
la nuit, l'autre nuit. Là, une femme brille sur le drap ; un
aïeul aiguise un profil de pierre sereine, un reposoir de char-
dons s'enflamme, une enfant balbutie une langue inconnue.

Où irons-nous un jour, sans revenir ?
Où nos mémoires prendront-elles naissance ?
Qui est le monstre ? Qui est la fée ? Quel jeu pour les souvenirs que de masquer les visages ! — Alors, où est la chaise, le bras, où est la simple lumière ?

Et l'héritage,

sans livre ni registre...

— Alors, on refuse les projets : la paume a un dessin d'ortie, le vin parle tout seul, derrière la porte.

En vain, elle cherche à déchiffrer les murs, l'épouse qui ne fut jamais enfermée, qui passait, pesante, les paupières aotées, le front de magnolia, dans la crainte de se reconnaître, et se reconnaissant, les yeux ailleurs, dans une autre chair, dans une autre main, sur la table posée.

Ombres de buis !

Chansons pliées !

Devenir ! devenir : les regards des autres ne s'enseignent pas — la main sait mieux que la mémoire.

Ma paresse, ma lourde épaule : la chambre est déjà là, avec son ciel de plâtre — avec sa porte de chair.

La nuit est déjà là, et les regards qui débordent, suivant des ruelles inexacts, des rivières sous les sagittaires et les butomes. Rose et jaune, la terre qui se divise — et le chien-lion, à l'orée de la semaine, veille sur l'histoire des frères, pleine de fautes, de reliques, de lacunes...

Personne n'est mort — le sommeil pèse trop, trop vieux, venu de trop haut : la narine des gardes ourlée de vert-de-gris, un brouillard ouvre leur bouche — autrefois... autrefois... Et une petite fille aux dents noires cherche son ravisseur.

A table le monstre, les yeux blancs, la chevelure qu'on arrose de vin. Des ailes ! — mais les noms hésitent à se laisser saisir. Fille de fous : le père montre l'envers de son visage ; les serveurs saluent cette femme qui, de son manteau, recouvre le village.

Chambres, labyrinthes, où la gloire s'invente, fraîche, blessée, impatiente.

Chambres, où se récompensent les dalles, les marches, les volets, où les voix ont empreint leurs mensonges, ont fixé leurs feux.

Saluée comme une étrangère, aujourd'hui regardée comme une servante, elle commande sans parler, en baissant les yeux, les joues gonflées d'un rire de repue.

Elle étrangle les enfants des autres, elle met le feu aux robes d'églises ; reine nouvelle-née, elle se vautre dans un nuage obscur et doux.

Et le sommeil, obscur et doux, appuyé sur les vignes.
Sur les tombes, des osselets, sur le gravier, la tourterelle.
Dans la nuit, la blanche amitié des draps.

Dans les eaux, disparaître, et revenir, les mains dans les mains d'enfants, on ne sait plus où — A eux de vite reconnaître les collines et les haies, d'y conduire leur mère, de la coucher sous les méridiennes, à eux de courir, de faire semblant : ils regardent l'horizon et n'y trouvent personne.

Où est elle ?

Où sommes-nous ?

plus nos yeux ?

Qu'avons-nous vu qui n'ait

Voici notre marche transparente, notre crachat volatil — mais nous sourions au fond du masque — Choisis, nous aurions blessé le temps.

L'oeil du coq, l'ongle parfait nient la fuite et le refuge. L'orange retourne les écorces, la salive fend le caillou, les ombres des femmes autour desquelles ont dansé les hommes s'éloignent et, là-bas laissées, se teintent d'abricots et de pastèques. La crête ferme son bras, grave un théâtre de sillons. Une musique de houx bourdonne — l'épouse réclame son portrait : elle ressemble à toutes, ne connaît personne, ne se connaît pas — elle dort en marchant, elle savoure son pas.

Nous avons dormi à la cime des arbres, nous nous sommes éveillés dans la trame d'un autre songe.

Jaune et rose, le mur qui se délabre, sa craie froide sur nos lèvres, sa terre sur nos joues, avec les bêtes familières.

— Nous, inventeurs de la grande scène peinte qui se déroule sous nos yeux, incomprise : l'ignorance est succulente mémoire.